

cellement obtenu par l'ingénu moyen de deux jambes agitées, — semblables à celles des buffalos des Revues, — sous la toile de la mer. Et la seule vue des Arabes aux noires barbes, conducteurs d'esclaves, dérideraient les plus obstinés spleenétiques. Je ne parle pas des phrases proférées par les extraordinaires personnages de cette extraordinaire pièce : " Ah ! ah ! tu disais que tu tuais le ver des raisins, c'est ton frère que tu empoisonnais ! " ou bien : " Vous verrez les cadavres flotter sur les rochers ! " ou bien : " Et cette mère ose dire qu'elle aime son fils ! " Hélas ! que je regrette de ne point connaître le nom de celui qui mit en français cet américain-là ! Quand aux malices du dénouement, j'affirme que tout homme atteint de la plus jaune jaunisse, s'en amuserait au point d'être tout à coup rose et à jamais souriant ! Ah ! la bonne soirée.

D'ailleurs, pas américaine du tout, cette pièce-là. Elle est faite de vingt bas mélodrames qui furent représentés en France. Nous n'en sommes pas plus fiers ! et combien nous préférerions que l'ouvrage signé par M. Sutton Vane ne fût pas un retour d'importation, avarié ! Pourtant, sa désopilante stupidité (les peuples d'Outre-Océan se plaisent au colossal) a ceci d'Américain, qu'elle est énorme. D'où le comique. Nos mélodramaturges n'osent pas être aussi extravagants. Tout de même, on aurait aussi bien fait de laisser le *Pont Vivant* où il fut applaudi. Ce rire-là, c'est désolant, au fond. Et nous avons assez de mauvaises pièces chez nous.

CATULLE MENDES.

LIGUE NÉCESSAIRE

Il est malsain de toujours se plaindre. Constaté le mal, y porter remède vaut mieux que de se lamenter. Toutes les époques ont eu leurs tristesses, leurs affaissements. La nôtre a ses misères ; mais tout n'est pas perdu. Par un mystère qu'essaie d'expliquer la théologie, la création soupire, elle est dans un enfantement douloureux. Des ténèbres elle voudrait monter dans les lumières, de la souffrance atteindre le repos, de la servitude du mal entrer dans la liberté glorieuse du bien. De là la plainte humaine, ce long gémissement qui traverse les siècles, ces larmes qu'ont versées toutes les générations.

En lui-même ce soupire est grand. Il est la marque de notre origine divine.

L'homme est un roi tombé qui se souvient des cieux.

Ce soupire, quelque noble qu'il soit, est insuffisant.

Après le soupire, l'effort.

Les volontés particulières doivent se rapprocher, s'unir, former par leur cohésion une poussée violente, balayer ainsi les idées, les sentiments, les mœurs qui

trahissent l'abaissement des âmes, que favorisent les succès du matérialisme.

Je ne méconnais pas l'étendue du péril, ni sa force.

Le député touche des chèques, l'écrivain déshonore sa plume, l'orateur mendie les applaudissements ; par ses complaisances, le journal se prête aux plus viles démonstrations ; le roman, par ses tableaux licencieux, pervertit les imaginations ; la rue n'est point respectée, des affiches blessent tous les regards, on exploite le scandale.

Ces relâchements appellent des protestations, l'exécution des lois, la main ferme du gouvernement.

Ils appellent aussi la coalition énergique de tous les citoyens honnêtes. Le fleuve de la corruption déborde parce que nous n'avons pas su mettre des digues.

M. Picot le disait l'autre jour dans la *Revue des Deux-Mondes* : Au socialisme qui monte à l'assaut de nos institutions et de nos mœurs, il ne suffit pas d'opposer des résistances, de le dénoncer comme l'ennemi du genre humain, il faut surtout montrer l'inanité de ses théories, découvrir aux yeux de tous les assises immuables de la société et ne point reculer devant les concessions légitimes, les réformes nécessaires. En d'autres termes, M. Picot demande qu'au socialisme, qui rêve une utopie dangereuse : la refonte totale de notre société, on oppose une ligue qui respectera l'individualité de tous les citoyens, qui empêchera la religion, la famille, la propriété, d'aller sombrer dans un collectivisme impersonnel, sans générosité, sans entrailles, incarnation d'un brutal despotisme.

Je demande pour la morale une ligue analogue.

L'homme est grand plus encore par sa conscience que par son esprit. Notre intelligence nous met hors pair, nous constitue les rois de la création. Mais notre conscience établit notre filiation divine. L'homme est un être moral, régi par des lois spéciales. Il peut être ténèbres, il peut être lumière ; il peut être ange, il peut être démon, selon qu'il écoute ou méconnaît les ordres de sa conscience.

La conscience est notre faculté maîtresse. Par elle nous touchons à la divinité plus encore que par notre intelligence. Un être moral qui domine ses instincts, qui commande à ses passions, qui n'obéit qu'à la voix du devoir, est plus grand malgré l'obscurité où on le laisse quelquefois, sert plus efficacement les intérêts de la société que ces esprits brillants, dont la parole soulève les enthousiasmes, dont les facultés merveilleuses projettent des rayonnements lointains ; mais qui ne savent pas défendre leur talent contre les séductions de la fortune, les éblouissements de la gloire, les ambitions du pouvoir.

Il est trop de mode dans notre vieille terre de Gaule de placer l'intelligence au-dessus de la conscience, le